



**HAL**  
open science

# “ Ah ! que nous allons rire ! ” : l’anticipation dans la petite presse du XIXe siècle (1840-1860)

Yoan Vérilhac

## ► To cite this version:

Yoan Vérilhac. “ Ah ! que nous allons rire ! ” : l’anticipation dans la petite presse du XIXe siècle (1840-1860). *COnTEXTES. Revue de sociologie de la littérature* , 2018, 21, 10.4000/contextes.6533 . hal-04503424

**HAL Id: hal-04503424**

**<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-04503424>**

Submitted on 23 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

---

## « Ah ! que nous allons rire ! » : l'anticipation dans la petite presse du XIX<sup>e</sup> siècle (1840-1860)

Yoan Vérilhac

---

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/contextes/6533>

DOI : [10.4000/contextes.6533](https://doi.org/10.4000/contextes.6533)

ISSN : 1783-094X

**Éditeur**

Groupe de contact F.N.R.S. COntEXTES

Ce document vous est offert par Université de Nîmes - Bibliothèque

**Référence électronique**

Yoan Vérilhac, « « Ah ! que nous allons rire ! » : l'anticipation dans la petite presse du XIX<sup>e</sup> siècle (1840-1860) », *COntEXTES* [En ligne], 21 | 2018, mis en ligne le 12 novembre 2018, consulté le 23 mai 2024. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/6533> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/contextes.6533>

---

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# « Ah ! que nous allons rire ! » : l'anticipation dans la petite presse du XIX<sup>e</sup> siècle (1840-1860)

Yoan Vérilhac

---

## Anticipation, petite presse et modernité

- 1 Dans l'important essai *L'Empire du pseudo*, Richard Saint-Gelais faisait un bilan des revirements du regard académique porté sur la littérature d'anticipation en ces termes : « Longtemps reléguée aux confins du champ littéraire, [...] la science-fiction aurait constitué, à l'insu de la critique officielle – également des écrivains et des amateurs eux-mêmes –, une face cachée de la modernité qui ne serait venue au grand jour qu'après coup<sup>1</sup>. » Dans le texte de présentation des travaux qu'il dirige sur la petite presse du XIX<sup>e</sup> siècle à partir de 2012, Alain Vaillant part, quant à lui, du constat suivant : « Il est en effet admis que la “petite presse” – la presse littéraire et peu ou prou satirique, “petite” par différence avec la “grande” presse politique, plus contrôlée et moins libre – constitue au XIX<sup>e</sup> siècle un lieu d'invention et d'innovation culturelles d'une importance historique capitale et qu'elle a même été, sans doute, le creuset de notre modernité<sup>2</sup> ». Cette affirmation a été rendue possible par un ensemble de travaux de synthèse resituant le journal au cœur des dynamiques de l'histoire littéraire de la modernité, et d'enquêtes plus ponctuelles, notamment sur les genres, les auteurs du canon ou les mouvements. De ce point de vue, la petite presse est devenue un levier d'interprétation des poétiques auctoriales, des catégories génériques (poème en prose, roman réaliste, fantaisie humoristique), des mouvements littéraires consacrés voire des protocoles communicationnels généraux qui déterminent les parts les plus irréductiblement modernes de la communication littéraire (ironie, hermétisme, réflexivité). Il est tentant, dès lors, de faire de la petite presse, dans son avatar le plus séduisant (car amusant) et créatif, à savoir le petit journal littéraire et satirique, un réflexe un peu automatique pour

réinvestir l'histoire des genres littéraires. Pourquoi pas celui, tout particulièrement *moderne*, de la science-fiction ?

- 2 Ce recours étant désormais familier aux historiens de la littérature, il mérite d'être très fermement justifié, dans la mesure où le journal et la culture médiatique ne sauraient systématiquement opérer comme des leviers heuristiques immédiatement efficaces. D'abord, nous sommes invités à mener cette enquête par le lien incontestable entre culture médiatique et science-fiction, voire entre petits médias et anticipation. Pour ce qui est de la presse satirique qui nous occupera, Valérie Stiénon a démontré combien une pratique très ordinaire, périodique et codifiée de l'anticipation s'y développe :

Si la fiction d'actualité futuriste, la vulgarisation scientifique et la fantaisie pour la jeunesse ont été identifiées comme les composantes matricielles du récit d'anticipation, on a moins remarqué que la presse joue elle aussi sa propre partition du futur, multipliant les usages ludiques et satiriques de l'anticipation sous la forme volontiers illustrée de « prédictions pour l'année » et de « coups d'œil prophétiques »<sup>3</sup>.

- 3 La formule est juste, et il importe d'en tirer toutes les conséquences : en amont du développement du genre, incontestablement lié à certaines formes de médias, la presse joue bien une partition qui lui est « propre ». De fait, il est très délicat d'inférer des liens entre cette pratique journalistique de la Monarchie de Juillet et du Second Empire, utilisant les moyens de la littérature pour un divertissement médiatique globalement neutre et comique, et l'art du récit de science-fiction, stéréotypé ou sophistiqué, peu importe, dont les historiens repèrent les origines et le développement dans le rez-de-chaussée des journaux populaires de la Belle Époque<sup>4</sup>, dans les pages de la presse pour la jeunesse, celles d'élite des revues symbolistes<sup>5</sup> ou celles des fanzines de l'entre-deux-guerres. En étudiant les microformes de l'anticipation que les petits journaux exploitent entre 1840 et 1900 (revues de fin d'année, prophéties pour l'année, almanachs, éphémérides) Valérie Stiénon a d'ailleurs bien résumé les spécificités de ce genre :

Le succès de ces marronniers conjecturaux est révélateur du fonctionnement rhétorique et structurel de la petite presse, en ce que celle-ci est le lieu d'une temporalité médiatique faite de prétextes d'actualité visant à opérer un retour pragmatique sur ses propres contenus et à justifier sa teneur de média supposé commenter la part événementielle du réel, une part qu'il s'avère davantage vider de sa substance que mettre en évidence. La logique référentielle de l'éphéméride se trouve ainsi phagocytée par le dispositif du journal, qui se construit et se justifie dans son propre commentaire à travers les traits caricaturés d'une portée événementielle rendue familière et contrôlée<sup>6</sup>.

- 4 Ce propos définit la littérarité même de la petite presse : une presse dont la matière première est supposément l'actualité (qu'il s'agirait de médiatiser) quand, en réalité, il s'agit d'une matière (inter)textuelle s'alimentant elle-même, à la source de la médiatisation première d'une parcelle très réduite du réel (tout ce qui est hors du champ de l'histoire collective) dans la grande presse. Ce régime de littérarité médiatique a pour cause principale, et très nettement désignée, la censure. La petite presse est considérée comme « littéraire » par ses lecteurs et ses producteurs, parce qu'elle n'a pas le droit de parler des questions politiques, et se borne, donc, au mieux, à une vague critique des mœurs modernes. Pour entendre le fonctionnement de la petite presse, il importe donc d'avoir une idée simple et efficace des conséquences formelles de la censure (ou du degré de liberté d'expression), de façon générale et selon le contexte précis que l'on prétend qualifier (ici, le XIX<sup>e</sup> siècle). La seconde raison qui invite à explorer les pratiques de l'anticipation dans la petite presse est donc une coïncidence historique méritant d'être

interrogée, entre liberté d'expression, disparition/mutation de la petite presse et « autonomisation » du genre. Irène Langlet, plutôt isolée de ce point de vue parmi les spécialistes de la science-fiction, rappelle opportunément le poids de la censure dans le supposé retard de la France sur la « prééminence américaine » autour de 1900 :

La nature du marché de la presse populaire en Europe (notamment en France) et aux États-Unis : si la concurrence s'exerce dans les deux cas, le premier n'est jamais exempt d'une censure d'État, de lois sur les publications destinées à la jeunesse, ou de façon moins officielle mais plus massive encore, de la force des idéologies en contexte belliqueux (guerres de 1870 et de 1914-1918). Le phénomène de « niche écologique » (en l'occurrence thématique) sur laquelle prospère la *scientific fiction* de Gernsback se développe bien mieux sur le sol américain, à l'ombre du Premier Amendement<sup>7</sup>.

- 5 Or s'intéresser à l'anticipation dans la petite presse revient bien à explorer des usages médiatiques *contraints* du futur, si l'on excepte les rares parenthèses permissives sur la période de 1830-1881<sup>8</sup>. La contrainte sur l'écriture est toujours fondamentale, mais elle est comme doublement prégnante pour l'anticipation médiatique – qui, comme par nature, a une portée politique et argumentative.

## Censure, médias, temporalités

- 6 D'un point de vue général, on peut considérer la censure comme une contrainte thématique (permission/interdiction de certains objets du discours) d'où découle une série de restrictions : énonciative (permission/interdiction de destiner les messages à l'ensemble du public), tonale (permission/interdiction de certaines formes selon leur rapport à la bienséance, la critique, la satire, la polémique, etc.) et, enfin, temporelle (permission/interdiction de se rapporter au temps de l'histoire). La petite presse correspond bien à ce tableau. Un « nous » s'y exprime, qui délimite nettement des sphères de connivence : d'abord, celle interne au journal lui-même ; ensuite, celle du petit monde de la petite presse (en gros, ce qu'on a mythifié comme bohème littéraire et artistique) ; enfin, la sphère plus évasive du lectorat, construit comme complice et dupe à la fois. Le petit journal se charge en outre de matières plutôt spécialisées, et passe son temps à reprendre et commenter les discours publiés dans la grande presse. En parlant de la grande presse, la petite presse touche, par capillarité, à l'espace public et à l'actualité. Si la petite presse ne peut certes pas commenter les informations politiques que la grande presse produit – ce serait intervenir directement et s'exposer à l'amende – elle se saisit de *tout* le reste : faits divers, mondanités, nouvelles scientifiques, nouvelles économiques, erreurs typographiques, bourdes syntaxiques, feuilletons idiots... Mais elle s'en empare toujours de manière seconde et différée (d'où sa périodicité hebdomadaire), sur la base de la textualisation opérée par la grande presse.
- 7 Mécaniquement, donc, la petite presse ne produit pas un discours ancré dans une temporalité référentielle ou historicisée, mais dans une temporalité « médiatique ». La censure, par définition, n'interdit pas *absolument* d'employer le futur ou d'imaginer les développements possibles/probables de l'actualité. Elle défend en revanche que ce futur ait un rapport quelconque avec le temps collectif de l'histoire, et elle impose, par conséquent, que ce futur soit pure construction discursive au sein d'un cadre de référence entièrement défini par l'espace médiatique. D'où la grande difficulté de lire les textes de cette presse, qui sollicitent le repérage des référents textuels qui la transcendent (les « sources » dans les grands journaux), et qui travaillent en permanence à exhiber et à

impliciter les jeux interpersonnels et réticulaires qui informent leurs modes d'énonciation. Et de fait, comme on va pouvoir le vérifier, c'est bien selon ces caractéristiques que l'anticipation dans la petite presse doit être appréhendée et, possiblement, resituée dans le continuum global des discours sociaux envisageant le futur au XIX<sup>e</sup> siècle. Cette vérification se déroulera en deux temps : d'abord, en explorant un large corpus d'exemples extraits de la presse sous contrainte (majoritairement dans la première décennie du Second Empire) ; ensuite, en observant par contraste les effets de resémantisation que la parenthèse démocratique de 1848-1850 produit sur les formes de l'anticipation.

## L'anticipation en régime contraint

### Prophéties, prédictions, épitaphes anticipées

- 8 En régime contraint, dans la petite presse, tout regard vers l'avant revient à rire du présent, défini comme retour sur la semaine écoulée. La périodicité hebdomadaire est largement dominante et tend de fait à identifier la petite presse. Elle est valable pour tous les journaux utilisés ici : *Le Tintamarre*<sup>9</sup>, *Le Journal pour rire*<sup>10</sup>, *Le Journal amusant*, *La Revue comique à l'usage des gens sérieux*<sup>11</sup>, *la Revue et gazette musicale*<sup>12</sup>. L'exception notable est *Le Charivari*<sup>13</sup>, quotidien. Les rubriques prédictives fonctionnent comme des tourniquets de blagues, de calembours et de roseries à partir du réservoir thématique de spécialité de la petite presse (théâtres, monde littéraire et journalistique), et donnent inévitablement lieu à autant d'inventivité que de stéréotypie. Les « Prédications pour le mois de décembre » du *Tintamarre* du 7 décembre 1856 synthétisent ces usages comiques d'un futur ritualisé. Dans une veine scientifique absurde, d'abord :

Naissance d'un singe à deux têtes. Un monsieur, dont la tête n'est pas irréprochable, proposera de troquer la sienne contre l'une de celles du monstre. L'accouchée s'y refusera énergiquement. [...]

Un chimiste découvrira une nouvelle eau pour faire repousser les cheveux. – Seulement les cheveux repousseront roux<sup>14</sup>.

- 9 Dans un registre littéraire rosse, ensuite : « Éboulement de *La Tour Saint-Jacques*. – de M. Alexandre Dumas ». Dans une veine connivente et intramédiatique, enfin : « *Le Journal pour rire* sera un *journal amusant*, – et le *Journal amusant* sera un *journal pour rire*<sup>15</sup> ». Les prédictions du mois suivant sont à peu près les mêmes et offrent de très comparables blagues portant sur la vie scientifique et théâtrale :

On fera courir le bruit de [la] mort [de Rachel], mais quelques jours après l'on apprendra qu'elle a été retirée du Nil par un crocodile. [...]

Un chat se glissera pendant la représentation dans la salle de l'Ambigu-Comique. Il y a bien longtemps déjà qu'on n'a pas vu un chat dans la salle. [...]

La science s'enrichira d'une nouvelle découverte : un oculiste célèbre guérira du strabisme, en crevant l'un des yeux aux malades qui auront recours à lui, et cela sous le fallacieux prétexte que les cyclopes ne louchaient pas. Son désintéressement le portera à opérer à l'œil. [...]

Découverte d'une planète par un célèbre astronome. Vérification faite, on reconnaîtra que cette planète est tout bonnement un lampion placé sur la Tour Saint-Jacques<sup>16</sup>.

- 10 D'autres rubriques jouent de la même manière avec le mode prédictif, sans être liées au moment de l'année où elles apparaissent. *Le Tintamarre* livre périodiquement des

« Épitaphes anticipées », par exemple, où s'expriment la virtuosité poétique et l'ironie allusive, comme dans ces exemples :

Revêts tes habits de deuil,  
 Belle et gracieuse Thalie !  
 Ta prêtresse la plus jolie  
 Repose dans un froid cercueil...  
 Elle a fini son existence  
 Au plus fort de ses beaux succès  
 Bien longtemps encore aux Français  
 On regrettera son absence.  
 À peine se fermaient ses yeux  
 À notre terrestre lumière,  
 Qu'ici chacun, à sa manière  
 Lui faisait de touchants adieux  
 Et plus d'un journal laconique  
 Contenait, comme à jour préfix  
 Cette faute typographique :  
 Aujourd'hui la mort a prix *Fix*<sup>17</sup>.  
 Il fut de son vivant artiste plein de cœur,  
 Écrivain plein d'esprit, judicieux critique ;  
 Souvent sa plume satirique  
 De l'acteur opprimé se fit le défenseur.  
 Depuis que le gai *Tintamarre*  
 Perdit ce collaborateur,  
 Chaque jour il dépose un pleur  
 Sur la pierre qui nous sépare ;  
 Et nous crions dans nos transports :  
 Dors, heureux commensal, va, dors<sup>18</sup> !

- 11 La première épitaphe est celle de l'actrice de la Comédie Française Delphine Fix (1831-1864), la seconde celle de Jean-Baptiste Tuffet (1803-1873), vaudevilliste et collaborateur du *Tintamarre* qui signe « Salvador ». Le fonctionnement du genre est sommaire : se situer, en imagination, au lendemain de la mort d'une célébrité quelconque, et rédiger au présent du deuil et au passé de la biographie, quelque éloge paradoxal, grinçant ou facétieux. Dans les cas de Delphine Fix et de Salvador, tout est tendu vers la pointe finale, à savoir un calembour sur le nom propre, jeu verbal typique de la petite presse, et sur le retour aux éléments du journal (la typographie, le nom du collaborateur). Le genre tire sa drôlerie de son caractère encodé, délimitant une communauté connivente (« nous »), et capitalisant sur les éléments qui font le cadre de référence du petit journal (gens de théâtre, personnel du journal, temps des saisons culturelles et des médias, etc.).
- 12 Les genres de l'anticipation, identifiés comme tels dans la petite presse, ont bien vocation à alimenter la machine à rire d'un présent figé dans la répétition, ainsi que l'exprime, ironiquement, l'article d'Edmond Martin, intitulé « Ce qu'on a vu, ce qu'on verra », plaçant en miroir deux listes d'événements passés et à venir, dont l'opposition n'est qu'artificiellement construite par le rire désabusé du journaliste qui, de fait, n'espère plus rien de neuf. En effet, les épisodes prédits, appelés à rémunérer les événements consternants qui ont marqué l'année écoulée sont présentés comme hautement improbables :

Qu'avons-nous vu en 1856 ?  
 L'intrigue aux prises avec le mérite ; [...]  
 Une éclipse de lune ;  
 M. de Girardin se retirant sous sa tente et confiant le commandement en chef de *La*

Presse à M. Millaud ;  
 Mademoiselle Rachel s'embarquant pour l'Égypte ; [...]  
 Un été détestable ; [...]  
 Des décès, des élections et des réceptions à l'Académie française ; [...]  
*Le Verrou de la Reine* et *La Tour Saint-Jacques-la-Boucherie* ; [...]  
 Une avalanche de journaux ; [...]  
 De méchants livres et de plus méchants feuilletons ;  
 Des journalistes sans gants ;  
 Des directeurs de théâtre qui jouent leurs pièces et refusent celles des auteurs.  
 Que verrons-nous en 1857 ?  
 Le mérite terrassant l'intrigue ; [...]  
 Une éclipse de soleil ;  
 M. de Girardin fondant un journal ;  
 L'Égypte venant trouver Mademoiselle Rachel à la Comédie-Française. Ce jour-là, il y aura bien des momies dans la salle.) [...]  
 Les saisons bien réglées ; [...]  
 Les académiciens immortels ; [...]  
 M. Dumas avoir du succès ; [...]  
 Le *Tintamarre* embaumant les journaux de 1856 par le procédé Gannal<sup>19</sup> ;  
 De bons livres et de bons feuilletons ;  
 La réhabilitation des gants de peau de lapin par les journalistes ;  
 Des directeurs de théâtre jouant les pièces des auteurs et refusant les leurs<sup>20</sup>.

- 13 L'avenir qu'on pourrait trouver préférable ou, au minimum, amusant, n'a aucune chance d'advenir, sinon dans l'ordre du texte présent où s'imprime son imagination rituelle. Deux exemples assimilant tout avenir à un avenir de rire permettent de résumer une dernière fois cette disposition générale. Le premier est emprunté au *Journal pour rire* du 17 octobre 1851, qui imagine ce que la police deviendra lorsque Auguste Romieu sera nommé préfet :

Ah ! que nous allons rire.  
 L'Élysée cherchait un moyen sûr de déconcerter l'opinion publique. Il l'a trouvé.  
 Si l'hilarité, comme dit le proverbe, aboutit au désarmement, nous pouvons nous considérer comme désarmés, car M. Romieu n'est pas homme à engendrer la mélancolie.  
 [...]  
 Ah ! que nous allons rire !  
 Le personnel de la police va subir des modifications importantes : l'habit noir, les mains noires et les figures de même couleur, qui constituaient la tenue d'uniforme des membres de cette institution, seront remplacés par des paletots fashionables, des cravates à la Colin, et des bouches en cœur.  
 Le stick élégant ou la cravache à pomme d'argent ciselé tiendront lieu de l'ignoble trique selon le cœur de Ratapoil.  
 Les gendarmes prendront des mitaines pour mettre les menottes aux prisonniers.  
 Ah ! que nous allons rire !  
 La vie parisienne deviendra un carnaval perpétuel. Les bals masqués, qui n'étaient tolérés que durant six semaines, seront permis, que dis-je ! encouragés, protégés et subventionnés, au besoin, pendant onze mois de l'année.  
 Ah ! que nous allons rire !  
 Les commissaires de police, hier encore ennemis acharnés de toute réunion, se feront recevoir membres du *Caveau* ou de la société des *Enfants de Thalie*, et roucouleront des chansons bachiques de leur composition, pour se mettre à l'unisson de leur chef de file.  
 Les simples mouchards envahiront notre domicile sur un air à boire et nous fourront au violon avec accompagnement de la *faridondaine*, la *faridondé* ! [...]  
 Ah ! que nous allons rire !  
 Il n'y a guère que les hannetons qui peut-être ne riront pas, mais on sait que ces

insectes sont naturellement portés à la mélancolie.  
 Respectons leurs préjugés, mais ne laissons pas leur tristesse déteindre sur nous.  
 Ah ! que nous allons rire<sup>21</sup> !

- 14 Dans la même veine, et de façon plus élargie, *Le Tintamarre* se projette vers 1852 en énumérant tous les motifs qui vont se reproduire et que le journal se propose de tourner en dérision :

Nous bornerons au ricanement la petite vengeance qu'il convient d'exercer contre toutes les polissonneries que, d'un bout à l'autre de l'année, se permet le hasard.

Ainsi :

Qu'un second Nisard entre à l'Institut, nous rirons ;

Qu'un nouveau Barbier refasse *Jenny l'ouvrière*, nous rirons ;

Que Mimi Véron s'enfouisse de plus en plus dans sa cravate, nous rirons ; [suit une longue série de prédictions sur les théâtres et l'opéra, ponctuées de même] ;

Que la manie des proverbes tracasse toujours un tas d'idiots, nous rirons [...] ;

Bref, que toutes les petites misères, que tous les ridicules, que toutes les nullités, que toutes les platitudes de l'an dernier reparassent, nous les accueillerons avec le ricanement de la pitié ; c'est bien là tout ce que ça vaut<sup>22</sup>.

- 15 Il ne s'agit même pas de prédire des événements amusants, mais d'annoncer, comme seul événement, le fait de rire. Le rire, suscité par le caractère si prévisible des raisons que l'on aura de rire demain, porte une forme de désespérance de la répétition non seulement des choses – vides d'événement, vides d'histoire –, mais encore du rire lui-même : la communauté des journalistes et leurs lecteurs connivents rient de ce qu'ils auront inévitablement matière à rire, dans l'avenir, tant ce qui est risible est de l'ordre de la répétition. Ces exemples, situés fin 1851 et fin 1852, sont aussi symptomatiques du retour de la censure.

## La science drolatique en fait de merveilleux scientifique

- 16 Pour nourrir son commentaire de l'actualité, la petite presse a recours à l'ensemble des éléments à partir desquels le merveilleux scientifique et la science-fiction se formaliseront comme univers de fiction identifiables : inventions, découvertes, voyages dans l'espace et dans le temps, fascination pour le monde céleste, reformulations probables des systèmes d'organisation sociale et légale, redéfinition des relations entre homme et limites naturelles.

- 17 Pour ce qui est de la part technique et savante, *Le Tintamarre* nomme « la science drolatique<sup>23</sup> » cet objet risible bien identifié, dont on trouve une célébration dans *Le Journal amusant* : « Vivent les choses sérieuses pour avoir leur côté comique ! La science diplômée se trouve dans cette catégorie<sup>24</sup> ». Qu'un astronome allemand annonce qu'il a repéré des traces de vie sur la lune, et *Le Tintamarre* dévoile la manœuvre promotionnelle que cela cache :

Les astronomes ont regardé le ciel – ce qu'ils avaient perdu de vue depuis bien longtemps – et ils se sont dit : – Que pourrions-nous bien imaginer pour attirer l'attention sur nous ? [...] Cet astronome n'a pas dû lorgner la lune pour des prunes. [...] La lune est à la hausse, c'est le moment de vendre, diraient les boursiers<sup>25</sup>.

- 18 L'indifférence au contenu est totale, l'objectif étant de trouver ce qui fera blague en instaurant un lien direct entre monde cosmique et stéréotypes de la modernité médiatique (le proverbe, la bourse). Dans les multiples occasions données aux petits journaux de parler des comètes et des étoiles entre 1840 et 1860, le jeu est de déconstruire les images forgées par le langage astronomique. L'exemple le plus récurrent est

certainement celui des « cheveux » de la comète, mine de délexicalisations, comme en témoigne cet exemple de « Définition de la comète par le conseil des trois du *Tintamarre*<sup>26</sup> » :

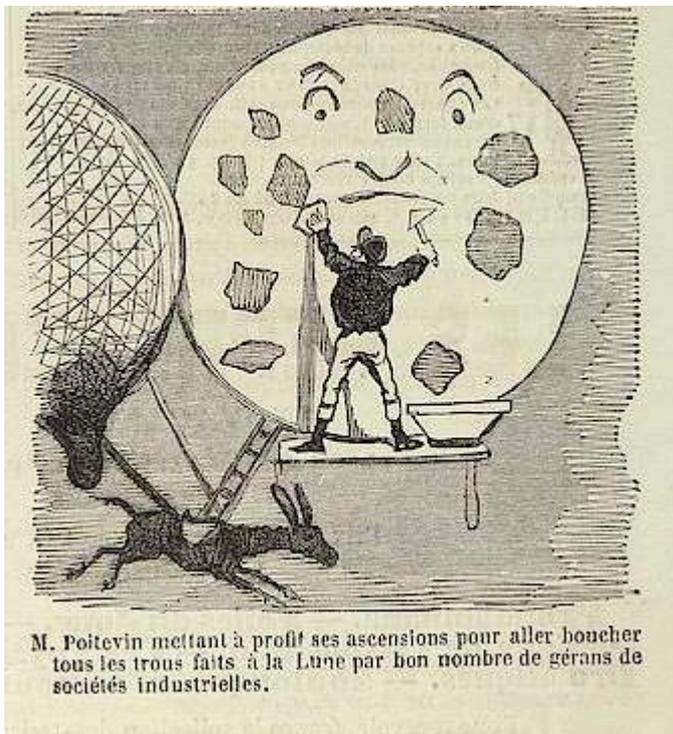
Samedi 20 juillet 1861

La comète, ayant depuis quelques jours, perdu son appendice chevelu, et n'apparaissant plus dans le ciel qu'à l'état de simple étoile ;

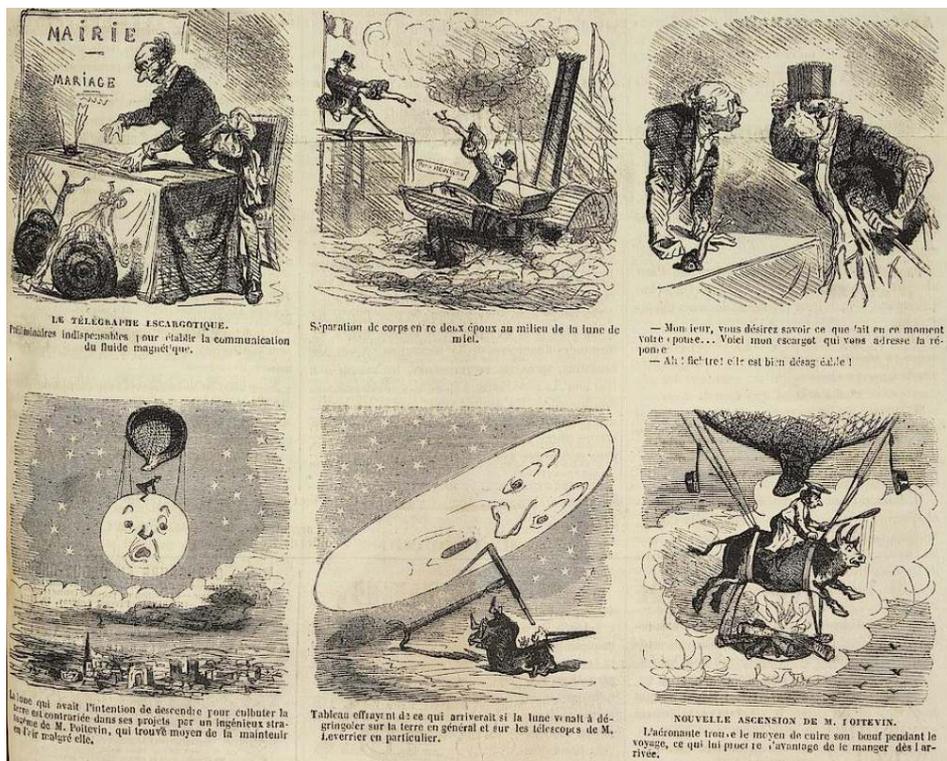
A été décrété par le conseil assemblé, que

LA COMÈTE EST UNE ÉTOILE QUI PORTAIT UNE FAUSSE NATTE !!!

- 19 Même lorsque c'est la fin du monde qu'il est question d'anticiper au printemps 1857, Commerson propose deux parodies de prédictions mathématiques enrobées de blagues sur les loyers (qu'il est inutile de payer) et sur la nourriture (« le 13 juin, tout le monde avalera sa fourchette<sup>27</sup> », « les personnes qui n'ont jamais mangé de turbot, sauce aux câpres, feront bien d'y goûter avant le 13 juin ; passé ce délai, le turbot sera frit, – et nous aussi<sup>28</sup> »).
- 20 À la fin de l'année 1850, la conjonction d'exploits aérostatiques très médiatisés et de découvertes astronomiques donne lieu à quantité d'appropriations permettant de ridiculiser en une même image le discours scientifique et le rêve moderne du vol. Les numéros du *Charivari* des mois de septembre-novembre [ill. 1 et 2] ne se lassent pas, par exemple, de mettre en images les prouesses de Poitevin, et de ses impressionnants spectacles de ballons dirigeables au Champ de Mars<sup>29</sup>, ou celles de Jacques Toussaint Benoit et de son télégraphe escargotique<sup>30</sup>.



Ill. 1. Cham, « M. Poitevin mettant à profit ses ascensions pour aller boucher tous les trous faits à la Lune par bon nombre de gérants de sociétés industrielles », « Revue comique de la semaine », *Le Charivari*, 29 septembre 1850 [vignette agrandie] © BnF



III. 2. Cham, « Revue comique de la semaine », *Le Charivari*, 10 novembre 1850<sup>31</sup> [planche composée] © BnF

- 21 Faire une lecture vaudevillesque du télégraphe escargotique (mariage, adultère), proposer des usages pratiques et bien utiles du ballon de Poitevin (boucher les trous sur la lune, la faire tenir bien accrochée dans le ciel, faire cuire son bœuf en route), faire sourire les astres du monde savant, leur prêter des intentions sont autant de recours paradoxaux aux procédés du merveilleux, portant une forme de bon sens matérialiste et de clairvoyance satirique quant aux manœuvres médiatiques des uns et des autres. En ce sens, ce qui peut susciter du merveilleux scientifique, tant dans les images que dans les textes, est précisément déconnecté de toute rêverie anticipatrice et réaffirme le primat d'un présent désenchanté, moderne et parisien, en écho avec l'ensemble des formes de la culture boulevardière, de la chanson au vaudeville en passant par les revues de fin d'année.

## Récits futuristes et avenir du journal

- 22 Cette mise en branle de l'imagination fantaisiste est parfois la base de développements narratifs. Le cas du « vélocipède », « chaussure nouvelle qui abolira les omnibus, les diligences et les coucous, et rendra les chemins de fer complètement inutiles<sup>32</sup> », dont *Le Journal pour rire* apprend l'existence par *La Patrie*, inspire un mini-conté fantaisiste dans lequel un cordonnier américain, faisant la démonstration de son invention au « Président de la République (pas française) », exécute un tel saut qu'il disparaît aux yeux de la foule et retombe sur le *Perlimpinin*, navire français. Dans le même journal, en janvier 1855, Jules Lovy tire parti de l'annonce du record établi par un barbier qui prétendait raser cinquante personnes en une heure, et imagine un M. Flax, inventeur d'un rasoir mécanique rasant douze mentons en même temps en trente secondes à Londres<sup>33</sup>. Le

même Lovy développe, dans *Le Journal amusant*, un bref délire d'anticipation à partir de la science de « l'osphrétique » (art de sentir) dont Babinet a promu l'idée :

L'osphrétique enrichirait la langue de métaphores nouvelles. Les impressions morales, littéraires, artistiques, ne seraient plus seulement goûtées, elles seraient encore *niflées et reniflées*. Le nez deviendrait la succursale, et souvent le remplaçant du cœur, quand celui-ci est absent.

Vous voyez que le nez aura de l'ouvrage.

Dans nos soirées parisiennes, entre l'audition d'une fantaisie au piano, la lecture d'une pièce de vers, l'exhibition d'un album ou l'exécution d'une polka, nous aurons le morceau d'osphrétique, ravissant intermède qui parfamera notre âme.

Si dans un concert d'osphrétique sentimentale l'effet tardait à se produire, on aurait recours aux émanations de l'oignon fraîchement découpé. Alors, bon gré, mal gré, les larmes viendraient à tous les yeux. [...]

De même qu'en musique on obtient d'harmonieux accords avec l'émission simultanée de plusieurs sons, on pourrait compliquer les impressions olfactives en accouplant une série d'odeurs, ou en concentrant toutes sortes d'émanations odorantes vers un foyer, comme on concentre les rayons de lumière avec un miroir métallique. L'accouplement des senteurs de la rose, de l'éther, du jasmin, du vinaigre, du cuir de Russie, de la vanille [etc.] du musc et de l'ammoniaque, doit produire sur l'âme un effet formidable. Ce seraient les grandes symphonies du nez, l'osphrétique de la haute école. [...]

L'art nouveau que nous annonce M. Babinet arrive à point. Voici venir la saison musicale, et les occasions d'organiser des concerts d'osphrétique ne manqueront pas. Mais je me propose bien de n'y mettre pas le nez<sup>34</sup>.

- 23 Dirigée vers la pointe humoristique (le retour au « nez » du journaliste), la fantaisie d'anticipation n'aura été qu'une énumération de pistes. La transformation de la langue par la technologie est conçue, « La Machine à gloire » de Villiers de l'Isle-Adam et l'orgue à parfums de Des Esseintes sont en place. Mais le saut décisif à la narrativisation du programme science-fictionnel n'est pas mis en œuvre, comme s'il était bien suffisant de disposer quelques cadres narratifs et accessoires suggestifs. Symptomatiquement, d'ailleurs, le texte oscille entre présent, futur et conditionnel. On a en quelque sorte une pratique « paresseuse » (donc efficace, au point de vue satirique) de la fiction anticipatrice, ne dépassant pas l'état d'allusion ou de projet, parce qu'entièrement absorbée par l'exigence comique, la forme brève et la relation satirique au présent.
- 24 On n'est donc pas surpris lorsque les effets tirés de l'actualité scientifique et technologique se replient sur eux-mêmes en pirouettes réflexives. Dans un article du *Journal pour rire*, Jules du Vernay se plaît à parodier les déductions des astronomes ayant repéré un trou dans le soleil :

Croyons l'académicien sur parole. Il doit y avoir un trou dans le soleil ; cela est clair comme le jour.

Or, ledit orifice gît cette année précisément en face de la France, ce qui explique pourquoi nous avons eu depuis deux mois la température de la Norvège, car il est bon de faire observer que c'est la Norvège qui, pour l'ordinaire, fait face à ce même inconvénient. [...]

C'est effrayant tout le tohu-bohu qu'un malheureux trou là-haut peut causer ici-bas.

Voilà comment on a eu une semaine de décembre à la fin de mars, et pourquoi les portières prétendent qu'un ours blanc s'est promené le 1<sup>er</sup> avril au matin sur le boulevard des Italiens pendant la petite bourse. [...]

Voilà pourquoi Méry, au lieu d'écrire un roman nouveau, a fait scier une voie de petits rondins et passe le temps à se rôtir les jambes.

Voilà pourquoi... – Mais je n'irai pas plus loin à propos de ce trou du soleil, de peur de vous faire une tartine longue comme d'ici à la lune<sup>35</sup>.

- 25 Au rapatriement du céleste vers la vie moderne (portières, boulevards, bourse, Méry) s'ajoute le repli final sur la communication médiatique elle-même, ridiculisée dans son expansion comique par l'image de la tartine de texte rattachant le céleste à l'ici-bas. En 1857, les nombreuses interventions de Babinet dans la grande presse et dans la *Revue des Deux Mondes*, conduisent même *Le Tintamarre* à concevoir *La Comète, journal de M. Babinet, cometier en chef*. La « une » de ce simulacre de publication est reproduite dans le numéro du 5 avril 1857 : la comète fait rêver mise en page, rubriques et feuillets aux gens de la petite presse.
- 26 Jules Lovy imagine pourtant bien un voyage dans le temps jusqu'en 2752. Mais c'est pour y lire, dans le feuilleton du *Journal pour rire*, la critique d'une « reprise d'un vaudeville à l'antique : *Michel et Christine*, avec mise en scène ancienne et costumes de 1852<sup>36</sup> ». Le voyage dans le temps est motivé comme récit de rêve, provoqué par l'ennui devant un spectacle. Dans ce rêve, le célèbre médecin Orfila donne à Lovy un élixir de longue vie :

Un matin, après m'être promené sur les boulevards, j'entrai dans le premier café venu pour demander un petit verre de flammatisco, liqueur nouvellement découverte. Je parcourus en même temps quelques journaux, selon ma vieille habitude. Chose singulière, je ne comprenais rien de ce que je lisais ; je ne reconnaissais ni les hommes, ni les mœurs, ni les événements. Heureusement, j'avisai le *Journal pour rire*, et dans cette charmante feuille, qui avait quatre pieds de haut, je lus ce qui suit :

FEUILLETON DU JOURNAL POUR RIRE

11 décembre 2752

Théâtre électrique

Représentation extraordinaire au bénéfice des dernières victimes de la flotte aérienne.

*Reprise d'un vaudeville à l'antique : MICHEL ET CHRISTINE, avec mise en scène ancienne et costumes de 1852. [...]*

Cette grande solennité promise depuis deux mois a eu lieu enfin jeudi soir 9 décembre 2752, en présence de cent mille spectateurs venus de tous les coins de l'Europe et de l'Afrique, les uns en ballon, les autres par le chemin de fer, d'après l'ancien système. [...]

Je fis un bond en arrière, et me réveillai dans mon lit en plein décembre 1852. J'étais rajeuni de plusieurs siècles, mais j'avais retrouvé mon vieux rhumatisme. – Rien n'était changé, ni nos mœurs, ni nos usages, ni nos théâtres, ni nos vaudevilles. – Un numéro de *La Patrie* décorait ma table de nuit.

J'avais fait un beau rêve<sup>37</sup>.

- 27 Neuf siècles de voyage visent le vaudeville de la veille, les boulevards de Paris, l'autocélébration du journal amusant contre le grand format. Les indices marquant la distance temporelle sont peu nombreux et particulièrement lestes. Au fond, il suffit à Lovy de dire qu'il ne comprend rien au monde nouveau pour s'économiser la peine de donner matière à ce qui fait, précisément, la singularité de la fiction d'anticipation. L'intérêt est ailleurs, en l'occurrence, dans l'allusion politique tenant au jeu sur l'ancien et le neuf. L'anticipation d'une époque incommensurablement éloignée transforme le Second Empire naissant en antiquité grotesque dans laquelle, quand bien même on aurait neuf cents ans de moins, on est perclus de rhumatismes. La mention du numéro de *La Patrie* à la fin marque le retour à un temps immobile dont les numéros du grand format rythment la reproduction quotidienne. Rêve comique et politique, donc, logiquement indifférent à la cohérence et, plus encore, à la vraisemblance du récit d'anticipation sur lequel il repose.

- 28 Edmond Martin imagine, quant à lui ce que sera *Le Tintamarre* en 1956 :

À partir du 1<sup>e</sup> janvier 1956, *Le Tintamarre* **paraîtra** toutes les VINGT-CINQ MINUTES. Puisse cette publicité à jet continu ne pas lui faire perdre du terrain dans l'opinion publique – en montrant l'insuffisance des moyens dont il dispose.

Trois mille rédacteurs **seront** enrôlés.

Douze mille porteurs, allant du journal aux dépôts et des dépôts au journal, se **façonneront** au pas gymnastique dans la salle des *Bouffe-Parisiens*.

Les abonnés de province **recevront** leur numéro par *train express*, – partant toutes les vingt-cinq minutes. Dans les localités où il n'y aurait pas de chemin de fer, nous **ouvrirons** des embranchements.

Plus de distances ! l'abonné de Tombouctou ou de Pondichéry **recevra** le journal en même temps que celui des Prés-Saint-Gervais.

C'est en tirant six mois vingt-cinq minutes à l'avance, pour les pays d'outre-mer, que nous **supprimons** les distances.

Le numéro de 8 heures 25 minutes du matin du 1<sup>e</sup> janvier 1956 **est** sous presse.

Il **est rempli** par une *cause célèbre* et palpitante d'actualité : le procès de l'infortuné Papavoine<sup>38</sup>. La veuve Bancale, du procès Fualdès, se **traînera** péniblement à sa suite.

Ce numéro **sera mis** à la poste demain matin pour les habitants de la lune, – qui le **recevront** le 1<sup>e</sup> janvier 1956, à 8 heures 25 cinq minutes du matin.

Le deuxième numéro (celui de 8 heures 50 minutes) **est** presque composé. On y **lira** une *Chronique parisienne des vingt cinq minutes* d'Agénor Biblot, et une revue des théâtres, sévère mais scandaleuse, à propos des débuts de l'arrière-petite-fille de CÉLINE MONTALAND<sup>39</sup>.

NB. Le prix de l'abonnement, qui **est aujourd'hui** de 14<sup>40</sup> fr., ne **sera** augmenté que de dix centimes par jour.

Qu'on le fasse lire aux aveugles et qu'on le dise aux sourds<sup>41</sup>.

- 29 Outre le recours sommaire aux éléments signifiant l'anticipation, outre leur rapport à l'archive médiatique (Papavoine, Fualdès, Céline Montaland) et au centrage sur l'articulation entre autodérision et autopromotion, il faut souligner l'incohérence du propos. Commencé au futur, le discours hésite puis verse progressivement dans une série de présents d'énonciation contradictoires. Par conséquent, la fin de la fantaisie devient complètement incompréhensible (de toute évidence malgré elle), donnant le sentiment que l'impression des numéros du journal, toutes les vingt-cinq minutes, se fait en 1856 pour dans cent ans, avec les nouvelles de l'avenir dans ses pages, alors qu'il est expliqué que les tirages se font six mois et vingt-cinq minutes auparavant<sup>42</sup>. Mais, là encore, cette inconséquence dans la manipulation des temps verbaux dit moins la difficulté psychologique à formaliser un récit de l'avenir que l'indifférence générale à l'écart entre l'avenir et le présent. Le petit journal sait préparer des éditions toutes les vingt-cinq minutes pour un lendemain qui peut aussi bien être de janvier 1856 que de janvier 1956.

### Modes de lecture du récit d'anticipation : « Euphonia » et « Pianopolis »

- 30 Il importe donc de situer les structures du récit d'anticipation de petite presse dans l'ensemble des logiques communicationnelles qui lui sont propres, et qui ne sont pas d'abord liées aux exigences de la cohérence narrative, de la vraisemblance ni même du décrochage fictionnel. Un dernier exemple, assez connu, achèvera de nous en convaincre. Il s'agit du conte « Euphonia ou la ville musicale » que Berlioz fait paraître, de façon plus ou moins suivie<sup>43</sup>, entre le 18 février et le 28 juillet 1844 dans l'hebdomadaire la *Revue et gazette musicale*. On peut d'abord faire la remarque que, en dépit d'une avancée très

significative dans les siècles (l'action est située en 2344), le récit de Berlioz est, comme ceux de Lovy et de Martin, d'invention sommaire. Certes, une cité peuplée de musiciens existe, fonctionne selon un système politique et social à peu près pensé, et on se déplace en ballon dans des navires. Une nouvelle langue est même conçue par l'auteur, à laquelle il renonce rapidement au moyen d'un artifice absurde dont Richard Saint-Gelais a analysé les enjeux<sup>44</sup> :

Cette nouvelle, écrite en vieux langage, ne peut être comprise malheureusement que d'un très petit nombre de lecteurs, c'est-à-dire des rares érudits qui se sont appliqués à l'étude, aujourd'hui trop négligée, de la langue française du XIX<sup>e</sup> siècle ; c'est un caprice de l'éditeur. Il trouve plaisant de publier une nouvelle historique dont les 99 centièmes des lecteurs de son journal ne comprendront pas un mot : ce qui est fort désagréable pour l'auteur<sup>45</sup> !

- 31 Mais le détail de l'univers futuriste n'est pas le souci de l'auteur. L'intrigue – même sans considération de la part anticipatrice – est d'une cohérence toute relative, Berlioz semblant feuilletonner sans trop savoir où il va. Commencé comme roman épistolaire (lettre de XILEF à ROTCEH, publiée entre le 18 février et le 3 mars), le récit prend une forme théâtrale dans la livraison du 17 mars, revient au régime épistolaire (le 24 mars) avant de devenir un récit en troisième personne, puis de nouveau un roman épistolaire dans lequel est inséré un manuscrit décrivant la ville. Ce qui assure la tenue du récit est l'histoire d'infidélité de la chanteuse Nadira conduisant au massacre des habitants d'Euphonia par Xilef, le musicien trahi. « Euphonia », en somme, est une sorte de pot-pourri mêlant les charges misogynes ordinaires contre les actrices inconstantes, les considérations théoriques du compositeur sur l'autonomie de l'art, quelques rêveries d'époque sur les ballons dirigeables. Détachée de son origine journalistique et de ce fait valorisée comme récit autonome, la nouvelle de Berlioz<sup>46</sup> peut féconder la réflexion sur la proto-science-fiction. Replacée dans le contexte de la communication médiatique de la petite presse, les choses apparaissent aussi sous un autre jour, comme le montre la critique qu'en fait Jules Lovy le 5 mai 1844, dans sa « Chronique musicale » du *Tintamarre* (sous le pseudonyme de Jérôme Soldière) :

Un journal de musique infiniment trop hebdomadaire publie un roman par lettres intitulé : *Euphonia*. Dans le premier numéro de dimanche, j'ai retrouvé des parcelles de mon rêve sur *Pianopolis*. Si j'étais ami intime de M. Berlioz, je lui dirais : « Nom rehc ima, not namor Ainohpue'd tse'n sap tnasuma<sup>47</sup> !

- 32 Première remarque : Lovy ne relève même pas que l'histoire se déroule en 2344, la qualification de « rêve » tenant lieu de marqueur générique suffisant pour signifier le merveilleux futuriste, au côté de « roman par lettres » et de « roman ». En second lieu, le critère d'évaluation, quand bien même écrit à l'envers, ne laisse pas de doute sur les attentes du lecteur : il n'est pas « amusant ». Enfin, la périphrase rosse pour désigner la *Revue et gazette musicale*, puis l'énigmatique « si j'étais ami intime de M. Berlioz », sont particulièrement difficiles à comprendre. La prétéition finale, rédigée pour moitié en langue inversée, suggère une forme de connivence à la fois taquine et sympathique, entre Lovy et Berlioz, puisque le premier agresse le second avec son « truc » stylistique. Car Lovy a naturellement recours à la langue du futur que Berlioz « invente » dans son histoire pour lui faire savoir ce qu'il pense. C'est bonnement que cette langue à l'envers n'est pas la langue du futur mais la langue de la petite presse, son condensé, sa métonymie<sup>48</sup>, à savoir un envers amusant (et superficiellement encodé) des discours dominants. D'un décodage sommaire (tout le monde peut lire à l'envers et devine le code immédiatement), mais d'un usage quand même assez retors et réservé à des initiés (seuls

Berlioz et les lecteurs de la *Revue musicale* savent que Lovy a recours, justement, à la Novlangue du conte dont il critique le manque de drôlerie).

- 33 Il vaut la peine, enfin, de jeter un œil à ce « Pianopolis » dont Lovy a rêvé et que Berlioz lui aurait emprunté pour son feuilleton du 28 avril dans lequel se trouve la description d'Euphonia<sup>49</sup>. Dans *Le Tintamarre* du 21 avril 1844, Soldière fait la revue ordinaire des concerts et passe soudainement à ce rêve de ville musicale, après avoir rapporté les succès parisiens de Liszt et de Sigismond Thalberg :

On a bien raison de dire qu'on n'est jamais trahi que par les siens. C'est peut-être le seul dicton digne de survivre au massacre des proverbes médité par *Le Tintamarre*. L'autre jour, j'eus un magnifique songe, au pied d'un chêne, dans une allée de marronniers. Je n'eus pas plus tôt conté mon songe à mon confrère Théodore Langlois, qu'il alla le redire à un petit journal de théâtres, lequel se dépêcha d'en faire son profit.

Je voyais, sur l'emplacement de notre vieux Montmartre, une ville immense, puissamment riche, extraordinairement animée. Les rues étaient vastes, aérées, pavées en asphalte et plantées d'arbres ; les maisons étaient des prodiges de luxe et de symétrie.

Cette ville portait le nom de PIANOPOLIS.

Muet de surprise et d'admiration, je parcourais cette magnifique cité dans tous les sens ; des inscriptions gravées à l'entrée de chaque rue me servirent à m'orienter.

Il y avait la rue Thalberg, la rue Liszt, la rue Doehler, la rue Chopin, le boulevard des triples croches, le pont des Gammes-chromatiques [etc.].

Ma stupéfaction fut au comble.

J'avisai un petit homme barbu qui se dirigeait en toute hâte vers la rue Dreysckock [...]

- Pourquoi me faites-vous faire une pose [sic] ? me dit-il d'un ton d'*ut* mineur.

- Obligez-moi, mon brave homme, de me dire où je suis ?

- Vous êtes dans le quartier des Trois Bémols : *mib* majeur jusqu'à *midi* ; *ut* mineur le soir.

- Je suis donc dans une ville de musiciens ?

- À PIANOPOLIS, monsieur, dans la cité des pianistes. D'où venez-vous donc ? vous êtes étranger ? Eh bien, sachez qu'en 1843 le nombre de pianistes était devenu tellement effrayant à Paris, que l'autorité leur permit de se constituer en république, pour peu qu'ils consentissent à quitter la capitale.

Alors le conseiller aulique de Franz Liszt rassembla des architectes, fit niveler la butte Montmartre et construire sur son emplacement la cité de PIANOPOLIS, peuplée aujourd'hui de 80,000 pianistes, hommes, femmes et enfants.

- Et Franz Liszt ?....

- Franz Liszt est notre président-chef d'orchestre.

- Et de quoi vivez-vous à PIANOPOLIS ?

- La ville de Paris nous envoie des vivres. C'est bien le moins puisqu'elle est débarrassée de nous.

Cette naïveté me fit rire aux éclats, et mon rire me réveilla.

... Je viens de raconter mon rêve à M. Berlioz, qui me répondit : « Cela n'a pas de sens commun.

- Pourquoi cela ?

- Parce que si Franz Liszt devenait le souverain d'une nation de pianistes à Montmartre, il commencerait par envoyer tous ses sujets aux îles Marquises.

Mais je m'aperçois que tous ces pianistes m'entraînent bien loin. Il faut pourtant vous dire un mot du concert de M. Ponchard. Cette soirée a été très brillante. [*suit le compte rendu rapide du concert*]

- 34 Les visées satiriques sont simples : la starification des pianistes est le point de départ d'une expansion comique, appuyée sur le procédé de l'anticipation fantaisiste. Mais les choses s'opacifient dans la mesure où Lovy fait allusion, en ouverture et en clôture, à la

circulation de son histoire au sein des réseaux de la petite presse. La trahison dont le journaliste accuse les siens semble indiquer qu'un autre « petit journal de théâtre » s'est approprié ce songe fait « dans une allée de marronniers » (s'agit-il d'une salle de rédaction où l'on échange à propos des sujets convenus ?), par le truchement de Théodore Langlois. Or, ce Langlois n'est autre qu'un des multiples pseudonymes dont se sert Lovy pour collaborer à divers titres<sup>50</sup>. Lorsqu'à la fin du conte Soldière explique avoir fait part de son idée à Berlioz (qui a déjà largement commencé la publication de son « Euphonia » à la *Revue et gazette musicale*), il met en place l'idée qu'il a, oralement, échangé avec lui à propos de son rêve. Ce qui est intéressant, ce n'est pas tant la réalité du plagiat (il y a en fait fort peu de points communs entre les deux récits) ou la coïncidence des imaginaires d'anticipation musicale, que la façon dont Lovy explicite le système de communication médiatique présidant à la production et à la lecture de ces récits. Or des formes de plaisir spécifiques sont associées à l'exhibition et à l'occultation de ces mécanismes. Une dimension majeure de la petite presse repose en effet sur cette camaraderie littéraire, ces processus d'échange, de circulation, voire, parfois, de piraterie de matière orale (bons mots, récits, idées), et d'une mise en spectacle de la vie animée du monde journalistique. Percevant des enjeux interpersonnels à la surface du texte, tout en ignorant leur détail, le lecteur apprécie autant le petit affrontement amusant, qui se joue au plan de l'énonciation, que le comique de l'anticipation de la République des pianistes, au plan de l'énoncé. On comprend, dès lors, que la part d'anticipation apparaisse comme très secondaire ou que l'investissement littéraire du futur ne soit qu'un élément parmi d'autres au sein d'une entreprise de communication médiatique amusante, ludique et, limpide communautaire, trouvant sa fin ailleurs que dans l'élaboration d'une fiction durablement consommable. À la relecture, du coup, les propos de Berlioz commentant le renoncement paradoxal à la langue du futur dans « Euphonia » prennent une coloration aussi ironique que conventionnelle : « cette nouvelle, écrite en vieux langage, ne peut être comprise, malheureusement, que d'un très petit nombre de lecteurs », l'éditeur trouvant « plaisant de publier » un texte dont « les 99 centièmes des lecteurs de son journal ne comprendront pas un mot »...

## L'anticipation en régime libre

### Nouveau présent, nouvel avenir

- 35 Dans la parenthèse démocratique de 1848-1850, la petite presse se met à parler comme la grande presse et à plier les formes satiriques aux impératifs très sérieux de la révolution ou, plus tard, de la menace du coup d'État. Entre toutes les ressources disponibles, les procédés de l'anticipation sont reformulés de façon spectaculaire pour servir cette intervention sur le terrain politique. *Le Tintamarre*, par exemple, dès sa réparation le 5 mars, se dote d'un premier Paris intitulé « Semaine politique ». Dans ses « Causeries », au même numéro, Jules Lovy ironise quant à ce titre de rubrique, trop léger pour la circonstance :

*Causeries ?... Quel mot pour la situation ! Quinze jours, si nous en croyons le calendrier, se sont écoulés, depuis nos dernières Causeries ; quinze jours – tout juste le temps de faire un vaudeville. Est-il croyable, bon Dieu ! que dans un aussi court espace de temps, tout un torrent d'émotions se soit précipité sur le monde !... [...]*  
Dès aujourd'hui s'ouvre une ère nouvelle pour tout homme de cœur et d'intelligence. La république sanctifie le travail et la probité. Mort à l'intrigue et au

scepticisme.

Égoïstes, amendez-vous ! sinon le principe démocratique vous écrasera<sup>51</sup>.

- 36 La mise en garde finale est significative : Lovy, grand anticipateur comme on a pu le voir, dispose désormais d'un autre futur de l'indicatif, qui lui était interdit. Le monde du journal et ses formes sont déconcertés (et ridiculisés) par la soudaineté de la transformation historique : la causerie, la blague de fin de semaine, la quinzaine comme temps nécessaire à la rédaction d'un vaudeville, tout cela, qui résume l'univers du petit journal en régime contraint, apparaît dans toute sa vanité. Les épitaphes anticipées visent donc, dans le même numéro, « Ce vieux monsieur qui ne sut pas comprendre/ Que lorsqu'on mécontente leurs droits, / Les peuples se font bientôt rois ! », et « un ministre taré » qui gît « au-dessous de son maître<sup>52</sup> ».
- 37 La révolution transforme le rapport collectif au temps et en particulier hystérise l'opposition entre passé et présent. L'exemple le plus significatif de cette « révolution » temporelle du petit journal, est celui de *La Revue comique à l'usage des gens sérieux*. Créé par Jules Hetzel et Nadar pour lutter contre l'ascension de Louis-Napoléon Bonaparte, le titre se conçoit explicitement comme journal de l'avenir contre la réaction, cette importation indigne du passé dans le présent. La rubrique de tête personnifie la semaine écoulée, apportant une série de nouvelles au rédacteur. C'est dans ce texte humoristique et programmatique que se reformule le plus limpide la relation au temps :
- Pan ! pan ! pan !
  - Qui va là ?
  - C'est moi ; ouvrez tout de suite.
  - Qui vous ?
  - La semaine. Je viens vous raconter mes aventures, mes joies, mes douleurs, mes fêtes, mes ennuis de huit jours.
  - Dicter vite, nous sommes pressés.
  - Comme vous me recevez ! Est-ce pour me traiter ainsi que vous avez intitulé cette revue : *Histoire philosophique, littéraire, politique, morale, critique, artistique de la semaine*. Commençons donc par causer histoire.
  - On en fait tous les jours : à quoi bon en parler.
  - Causons alors philosophie.
  - Ce n'est guère le moment.
  - Littérature...
  - Plus tard.
  - Beaux-arts.
  - La semaine prochaine.
  - Politique.
  - À la bonne heure : nous ne faisons que ça. Mais vous êtes bien arriérée, ma chère amie, pour parler politique. De quoi allez-vous nous entretenir ? de ce qui se passait hier, de ce qui se passe aujourd'hui. Pouvez-vous nous dire ce qui se passera demain ?
  - Non.
  - C'est cela seulement qu'il importe de savoir. Le reste nous touche médiocrement. Le public, aujourd'hui, va toujours en avant sans daigner regarder derrière lui. Que lui importent, ô semaine passée ! vos livres, vos vaudevilles, vos comédies, vos drames, vos fêtes, vos bals, vos concerts ? L'heure écoulée, c'est pour lui le passé ; et vous voulez qu'il se souvienne de ce qui existait il y a huit jours ? Vous ne vous doutez pas, ma bonne femme, de ce que c'est que la curiosité en temps de révolution<sup>53</sup>.
- 38 La semaine est doublement congédiée et, avec elle, la petite presse contrainte : comme porteuse de contenus sans intérêt (essentiellement culturels), comme périodicité inadaptée au temps historique ayant pris la forme de la révolution. Afin de déjouer les

tentatives de réaction et de travailler à éclairer le peuple sur l'avenir, le journal doit traduire cet avenir :

La science de la politique est, dit-on, l'art de prévoir ; c'est la marche de l'esprit humain vers un meilleur avenir ; mais voici que la politique que nous faisons en ce moment est l'art de faire revivre le passé, et de nous ramener d'où nous venons. Ce mot magique, en avant, en avant, que la France a dit naguère, et que toutes les nations de l'Europe ont répété après elle, semble maintenant un cri de réprobation. Il s'agit d'étouffer toutes les idées grandes et généreuses et de recommencer à vivre comme on a vécu. [...]

Un jour viendra où il [le peuple] verra qu'il s'est trompé de chemin, tendons-lui alors la main pour le ramener, le guider, afin qu'il ne s'égaré pas de nouveau. Ne prenons pas trop de souci de ce qu'il fait en ce moment<sup>54</sup>.

- 39 Les notions de présent, passé et avenir sont le cœur du problème, comme leviers idéologiques et comme enjeux discursifs. Le petit journal écrivant l'histoire ne s'occupe pas du passé, mais du futur, compris comme progrès démocratique, ainsi que le redéveloppe la chronique de « La Semaine » après six mois de combat :

Nous voici arrivés à la vingt-cinquième et dernière semaine de ce volume. J'abandonne décidément le burin de Clio, pour le reprendre, quand ? Peut-être demain, mais à coup sûr dans quelques jours. *La Revue comique* se doit à elle-même et au public d'avoir une longue postérité de livraisons.

Nous regardons derrière nous, et nous sommes fiers de la manière dont nous avons rempli notre mission d'historien.

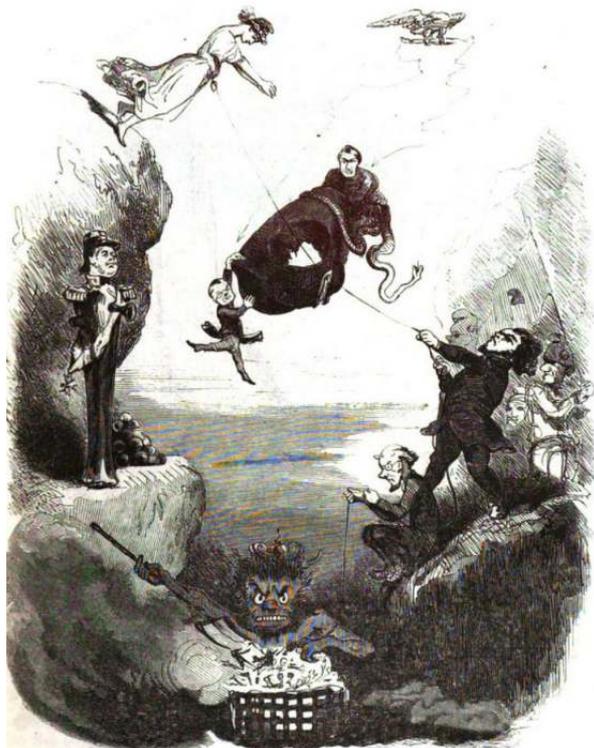
Quel est le grand événement dont nous n'ayons point prévu, analysé toutes les conséquences ? Quel est le grand homme auquel nous n'ayons pas suffisamment rendu justice<sup>55</sup> ?

- 40 Il ne faut pourtant pas se figurer que la petite presse infléchirait sa pratique de l'anticipation du côté de l'utopie – pourtant assez frayée par les discours républicains de la Monarchie de Juillet. Tout se passe plutôt comme si le fil entre temps et discours était renoué et permettait au média de sortir du fonctionnement autotélique que lui impose la censure. Nadar et son équipe se livrent spontanément à une resémantisation de tous les éléments d'anticipation figés dans le ressassement actualiste, du côté d'un avenir politiquement signifiant.

- 41 Dans *La Revue comique*, l'« almanach républicain conforme au décret de la convention », met en regard le calendrier de 1849 avec celui de l'an 57 de la République. Les mois du calendrier révolutionnaire et des fêtes décadaires (« À la haine des tyrans », « À la vérité », « À la justice ») sont séparés des mois et jours du calendrier grégorien par un dessin. Le premier récit d'anticipation fantaisiste de *La Revue comique* imagine, sous le titre « Une histoire de demain », ce que Louis-Napoléon Bonaparte sera devenu une fois sa carrière terminée. Un narrateur et ses compagnons font du tourisme et rencontrent un tyrolien qui leur chante une chanson et leur raconte sa vie. Il s'agit de Louis-Napoléon Bonaparte, ancien empereur destitué par le peuple français, accompagné d'un vieil aigle mal en point nommé John, et modulant son autobiographie de yodel :

Oui messieurs, j'ai été le favori du *Constitutionnel*, l'homme prédestiné de *La Presse*. Chaque jour, j'étais réveillé par les salves de la prose de M. Thiers, et je m'endormais au doux murmure des alinéas de M. Girardin. [...] Mille voix s'élevaient du matin au soir autour de moi, pour me promettre l'empire. *La la you*. Tout ce brillant échafaudage s'est écroulé comme un château de cartes. La France s'est réveillée un beau matin ; et d'empereur que j'étais, je me suis trouvé Gros-Jean comme devant. Que faire ? que devenir<sup>56</sup> ?

- 42 La caricature et les vers prédictifs desservent enfin de très sérieuses mises en garde stratégiques [ill. 3] :



Ill. 3. Otto (dessin), « Plongeon de la République », *Revue comique à l'usage des gens sérieux*, 9 décembre 1848 [pleine page] © BnF

Voyez de ce dessin quel est le sens profond :  
 Dans ce chapeau fameux mais qui n'a plus de fond,  
 Si notre République, hélas ! pique une tête,  
 En passant au travers comme un trait d'arbalète,  
 Aux mains du parti rouge elle tombe d'un bond !  
 Oui, bourgeois aveuglés, gent débonnaire au fond,  
 On peut vous le prédire, et sans être prophète,  
 Si la Terreur revient, c'est vous qui l'aurez faite<sup>57</sup>.

## Étoiles, lunes et éclipses démocratiques

- 43 À leur tour, les éléments thématiques liés à la prédiction ou à l'anticipation scientifique sont utilisés à des fins de commentaire comique et politique. *Le Charivari* s'occupe, le 17 février 1848, de l'« étoile perdue », se concentre sur son nom ridicule d'Aldebaran et, comme par une attraction automatique – et peu évidente, en l'occurrence – en fait un usage de satire politique :

Les hommes politiques ne sont pas moins dans la consternation que les savants.  
 M. Guizot est livré aux plus sombres pensées ; rien ne peut lui ôter de la tête qu'Aldebaran était son étoile et que cette étoile vient de s'éclipser.  
 S'il en était ainsi, je serais tout consolé de la perte d'Aldebaran. [...]  
 Si maintenant une comète vient à remplacer Aldebaran dans le ciel, nous devons nous attendre aux choses les plus extraordinaires.  
 Un homme, le front baigné de sueur, viendrait m'annoncer, d'une voix entrecoupée, qu'il y a une queue formidable d'abonnés à la porte du *Conservateur*, je dirais :

« C'est possible ! »

Aldebaran, Adebaran, tu nous réserves bien d'autres événements prodigieux<sup>58</sup> !

- 44 Le motif de l'exploration spatiale subit un même traitement, comme le démontrent les articles du *Charivari* intitulés « La lune en ballon » ou « Un mystère dans la lune ». Là encore, une nouvelle venant de la science drolatique est reliée à l'actualité politique par une amorce et une conclusion forçant le rapprochement. Dans le premier cas, les notions d'égalité et de centralisation sont interrogées à partir d'une invention permettant d'accrocher un astre artificiel dans le ciel et d'éclairer une partie de Paris la nuit<sup>59</sup>. Clément Caraguel tire parti de la lune, pour mettre en cause, sans crier gare, la prorogation, mot-clé des débats politiques de 1850 :

Entre toutes les raisons qui militent en faveur d'une prorogation des pouvoirs présidentiels, il y en a une, la plus importante peut-être, à laquelle *La Patrie* et *Le Constitutionnel* n'ont pas songé.

Il est vrai que c'est une raison tirée de la lune : elle n'en vaut que mieux, dira-t-on.

Un astronome allemand à force de lorgner la lune est parvenu à surprendre le secret de la marche de cet astre et à pénétrer ses desseins à l'égard de notre planète.

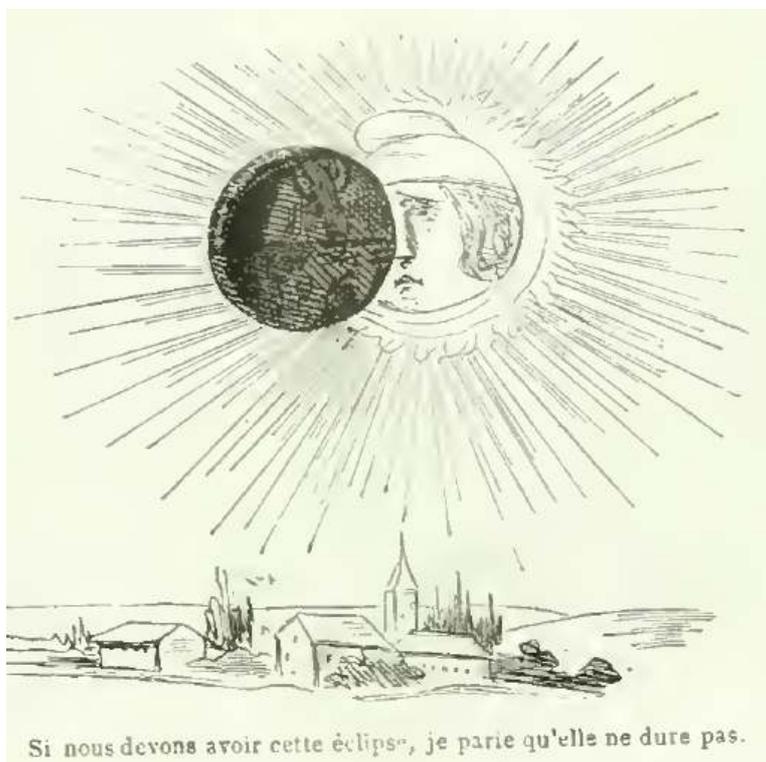
Hâtons-nous de le dire, ces desseins n'ont rien de rassurant ; ils consistent à nous faire faire la culbute un de ces jours. [...]

Quoi qu'il en soit de ces diverses suppositions, il est prouvé par les calculs de l'astronome allemand que la lune vient en zigzag et qu'elle nous bousculera dans quelques années.

Avec une telle perspective, ce n'est pas la peine de continuer nos luttes politiques. Mettons bas les armes, tâchons de passer gaiment le peu de temps qui nous reste à vivre, et laissons le monde marcher tout seule jusqu'à la fatale catastrophe. C'est le seul argument sérieux que l'on puisse produire en faveur de la prorogation.

Nous le recommandons aux journaux de l'Élysée<sup>60</sup>.

- 45 Comme la lune, le motif de l'éclipse s'avère très rentable pour traduire les mouvements de l'histoire politique, comme le montrent ces deux dessins [ill. 4 et 5], le premier daté de la fin 1848, le second de la fin 1851 :



Ill. 4. N.S., « Si nous devons avoir cette éclipse, je parie qu'elle ne dure pas », *La Revue comique à l'usage des gens sérieux*, Dumineray, vol. 1, novembre 1848-avril 1849, 4<sup>e</sup> livraison, p. 45 [vignette] © BnF



**Eclipse annoncée pour 1852.**

Ill. 5. Nadar, « Éclipse annoncée pour 1852 », « Revue du troisième trimestre de 1851 », *Journal pour rire*, 3 octobre 1851 [vignette] © BnF

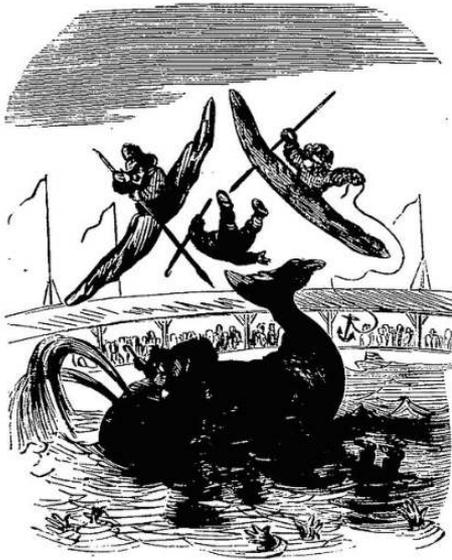
- 46 D'ailleurs, à mesure que la menace sur la République se fait plus forte et le poids de la censure plus grand, les éléments d'anticipation subissent un remaniement très visible.

Les numéros de décembre 1851 et 1852 proposent des « prophéties » passablement sinistres, à l'instar des dessins donnés par Gustave Doré et Nadar au *Journal pour rire*. Ce ton désabusé procède de la restauration de l'ancien régime du temps médiatique, ainsi que l'exprime le titre de la série consacrée par Doré à la fin de la caricature politique le 5 décembre 1851 : « Le présent et l'avenir » [ill. 6].



Ill. 6. Gustave Doré, « Le présent et l'avenir », *Le Journal pour rire*, 5 décembre 1851<sup>61</sup> © BnF

- 47 Pour Doré, il ne reste plus à prévoir que ce qui va se perpétuer, depuis les choses les plus vaines placées en première page (vignettes sur l'opéra, les voyages en ballon, les spectacles de l'hippodrome) jusqu'aux plus inquiétantes : « la génération qui s'en va continuera de regarder en pitié et de toute sa hauteur la génération qui vient » [ill. 7] ; les journaux continueront à tromper le public.



Pour donner du nouveau, en fait de fantasia, l'Hippodrome fera venir des Esquimaux et changera son arène en mer Polaire.



La génération qui s'en va continuera de regarder en pitié et de toute sa hauteur la génération qui vient.



Les journaux, plus que jamais, continueront à annoncer des serpents de mer et autres monstruosités qui jetteront l'effroi parmi leurs abonnés.



Mais ils continueront à démentir le lendemain les faits épouvantables qu'ils ont annoncés la veille.



C'est-à-dire qu'ils continueront à faire croire au public que les vessies sont des lanternes.

Ill. 7. Gustave Doré, « Prophéties en faveur du peuple français, pour l'an de grâce 1852 », *Le Journal pour rire*, 9 janvier 1852<sup>62</sup> [planche composée] © BnF

- 48 Nadar, dans sa « Revue du dernier trimestre de 1851 », traduit l'idée qu'il n'y a pas d'avenir, la seule anticipation sur l'année se résumant à cette version glaçante du cliché du genre du salut de l'année écoulée par l'année nouvelle [ill. 8] :



— Voilà ma sœur 1852 qui me renvoie. On la disait d'avance si laide.

Ill. 8. Nadar, « - Voilà ma sœur 1852 qui me renvoie. On la disait d'avance si laide. », *Le Journal pour rire*, 26 décembre 1851 [vignette] © BnF

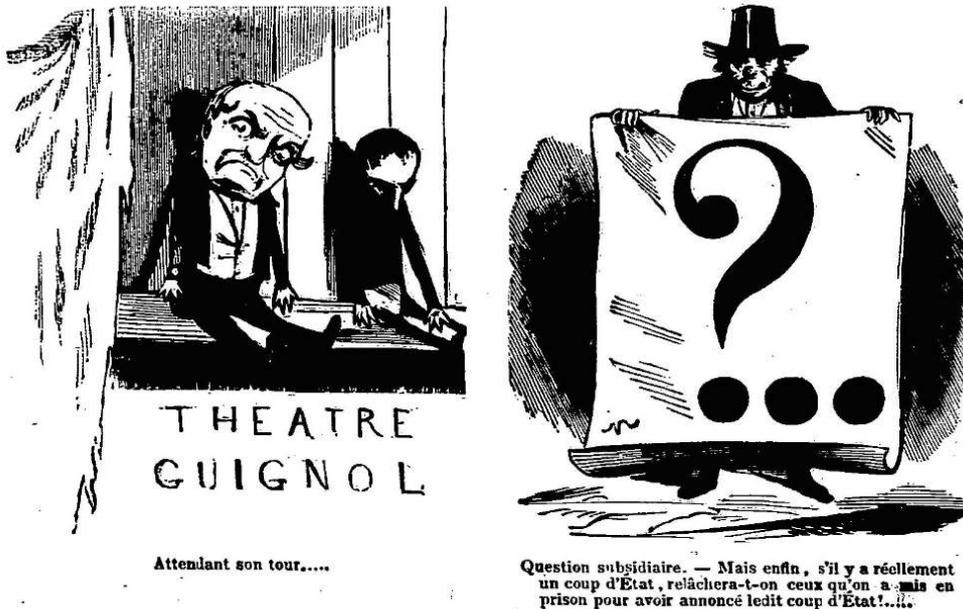
49 Dès sa revue du troisième trimestre 1851 du *Journal pour rire*, il proposait une série de vignettes tournées vers un avenir inquiet [ill. 9] :



Conseil d'un amateur désintéressé. — Prenez garde, votre corde est bien tendue!



— Que diable! nous ne sommes pas encore assez mûrs pour la République. — Vous avez raison : attendons!



Ill. 9. Nadar, « Revue du troisième trimestre de 1851 », *Le Journal pour rire*, 3 octobre 1851<sup>63</sup> [planche composée] © BnF

- 50 Les légendes des dessins centrent le propos sur des questions de temps. La « prorogation », d'abord, désigne une sorte de paradoxe temporel, celui du débordement arbitraire du présent sur l'avenir, sans qu'il soit bien net pour personne que cet avenir puisse prendre fin. L'« attendons », ensuite, rendu nécessaire par le manque de maturité d'un « nous » indéfini pour la République, semble couler sur le même avenir que la prorogation (des années d'attente, donc, « nous » attendent, dans le temps de la « prorogation »). En dernier lieu, le point d'interrogation énigmatique recouvre une question, à la fois très précise et insensée, dont la forme fait penser à bien des énoncés prisés des amateurs/auteurs de science-fiction : « Mais enfin, s'il y a réellement un coup d'État, relâchera-t-on ceux qu'on a mis en prison pour avoir annoncé ledit coup d'État ? » La question de Nadar, l'air de rien, opère une trouée vertigineuse dans ce que peut signifier l'usage du futur en régime médiatique, en interrogeant la référentialité différée des vérités dites à l'avance. Ordinairement, cette référentialité (ou conformité) différée à jamais est le biais par lequel les discours parodiques ridiculisent les genres de la prédiction (horoscopes, prophéties, astrologie), mais elle s'applique ici, exceptionnellement et très provisoirement, pour la petite presse, au domaine politique et au réel de la répression.
- 51 Le 3 octobre 1851, comme par une sorte de pirouette virtuose et vaine, Philippon place une longue explication du changement de format du *Journal pour rire*. Après avoir présenté la réduction du format comme mise en conformité avec la contre-révolution conservatrice en cours, Philippon fait intervenir son lecteur, qui se plaint de l'excessif développement qu'il donne à ce sujet :
- Messieurs et mesdames,  
Je vous demande bien pardon de vous avoir occupés si longtemps aux bagatelles... du format ; mais, si je n'avais pas dit absolument ce que j'avais à vous dire, vous eussiez trouvé cela un peu bien sec, un peu trop aride ; il faut toujours, quand on s'adresse à monseigneur le public, saluer la compagnie, sauter, gambader, faire la roue, tourner autour du pot avant de le casser ; – et puis ! une autre raison, il me fallait, sous peine d'avoir une page boiteuse, occuper ici la place de quatre dessins,

ni plus, ni moins : c'étaient huit centimètres d'ennui à vous faire avaler, – je l'ai fait, hélas ! plus à contrecœur que vous ne le pouvez croire ! – Que voulez-vous, il le fallait !

- 52 Cet article exprimant la soumission au régime que le pouvoir impose au journal explicite, en creux, la signification qu'il convient d'affecter à la logique autotélique du petit média satirique : c'est bien en remplacement de quatre dessins (qu'il a *fallu* retirer) et « plus à contrecœur » que le lecteur ne peut l'imaginer, que Philippon est contraint de jouer le jeu absurde du comique journalistique centré sur la matière de sa tartine et sur ses éléments à la manière d'un poème lettriste afin, malgré tout, de faire avaler des centimètres d'ennui à un public qu'il est ainsi, paradoxalement, question d'amuser. La diminution du format prend alors des dimensions symboliques proprement politiques, et dénonce, en actes, la tendance autoréférentielle comme conséquence toute naturelle d'un régime interdisant, au fond, de parler du réel. La parenthèse démocratique est refermée, et avec elle, un temps court, mais révélateur, du statut du futur dans les discours du journal littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle.

---

## NOTES

1. Saint-Gelais (Richard), *L'Empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*, Nota Bene, coll. « Littérature(s) », Québec, 1999, p. 247.
2. Texte de présentation des ressources disponibles sur Médias 19 touchant la petite presse. URL : <http://petitepresse.medias19.org/index.php/site/index>.
3. Stiénon (Valérie), « Les genres médiatiques de l'anticipation : des usages comiques du futur », *Médias 19*, Pinson (Guillaume) & Thérenty (Marie-Ève) (dir.), « Les journalistes : identités et modernités », actes du premier congrès Médias 19 (Paris, 8-12 juin 2015), avril 2017. URL : <http://www.medias19.org/index.php?id=22718>.
4. Voir Buard (Jean-Luc), « La science-fiction invisible (1860-1950) », dans Vas-Deyres (Natacha), Bergeron (Patrick) & Guay (Patrick) (dir.), *C'était demain : anticiper la science-fiction en France et au Québec (1890-1950)*, *Eidolon*, n° 123, octobre 2018, pp. 359-377.
5. On sait combien la traduction de Wells dans la revue puis la maison d'édition du *Mercur de France* a pesé dans l'acclimatation en France du genre. Quant à Rosny aîné, pionnier sans cesse mentionné dans l'historiographie, il a été des collaborateurs de la *Revue indépendante* en 1890-1892, lors des disputes entre symbolistes et instrumentistes.
6. Stiénon (Valérie), « Les genres médiatiques de l'anticipation : des usages médiatiques du futur », *art. cit.*
7. Langlet (Irène), *La Science-fiction. Lecture et poétique d'un genre littéraire*, Armand Colin, coll. « U », 2006, p. 142.
8. Pour un point sur l'histoire de la liberté de la presse, voir Robert (Vincent), « Lois, censure et liberté », dans Kalifa (Dominique), Régnier (Philippe), Thérenty (Marie-Ève) & Vaillant (Alain) (dir.), *La Civilisation du journal*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2011, pp. 61-96.
9. *Le Tintamarre*, hebdomadaire publié au format in-folio, a eu plusieurs sous-titres décrivant sa ligne éditoriale et ses intérêts, le plus complet étant : « Critique de la réclame, satire des puffistes. Journal d'industrie, de littérature, de musique, de modes et de théâtres ». Fondé en mars 1843, arrêté en 1872, *Le Tintamarre* est dirigé par Émile Souvestre.

10. *Le Journal pour rire*. Journal d'images, journal comique, critique, satirique, lithographique est un hebdomadaire créé par Charles Philipon le 5 février 1848. Il devient le *Journal amusant* en janvier 1856 et a, sous ce titre, une longévité exceptionnelle (arrêté seulement en 1933).
11. *La Revue comique à l'usage des gens sérieux : histoire morale, philosophique, politique, critique, littéraire et artistique de la semaine* est un journal créé en novembre 1849 par Pierre-Jules Hetzel et Nadar, pour combattre la montée du bonapartisme. Il est arrêté en décembre 1849.
12. *La Revue et gazette musicale* a été fondée en 1827 par François-Joseph Fétis est un périodique spécialisé (théorie, critique, vulgarisation musicales) mais elle est ouverte aux fictions (nouvelles de Balzac ou Berlioz, par exemple) et s'inscrit dans un esprit « petite presse ». Elle est arrêtée en 1880.
13. *Le Charivari* est un quotidien satirique fondé en 1832 par Charles Philipon, qui a marqué la vie culturelle et politique de la Monarchie de Juillet. Institution durable et solide, il ne disparaît qu'en août 1937.
14. Martin (Edmond), « Prédications pour le mois de décembre 1856 », *Le Tintamarre*, 7 décembre 1856.
15. *Idem*.
16. Martin (Edmond), « Prédications pour le mois de janvier 1857 », *Le Tintamarre*, 28 décembre 1856.
17. Demeure, « Épitaphe anticipée », *Le Tintamarre*, 30 décembre 1855.
18. Bertrand (Jules), « Épitaphe anticipée », *Le Tintamarre*, 6 janvier 1856.
19. Il s'agit d'une technique d'embaumement mise au point dans les années 1830 par Jean-Nicolas Gannal.
20. Martin (Edmond), « Ce qu'on a vu, ce qu'on verra », *Le Tintamarre*, 11 janvier 1857.
21. Marre (E.), « La Police pour rire », *Le Journal pour rire*, 17 octobre 1851. Célèbre mystificateur sous la Restauration, sous-préfet puis préfet sous la Monarchie de Juillet, enfin soutien de Louis-Napoléon Bonaparte, Auguste Romieu est depuis les années 1830 une tête de turc de la presse satirique, notamment à cause de l'épisode des « hannetons » qui faisaient des ravages dans son arrondissement (d'où l'allusion à cette vieille blague incessante dans le texte). Il n'a finalement pas été nommé préfet de police par l'Empire, mais Directeur des Beaux-Arts en 1852.
22. Pervillé (H.), « 1851. Notre neuvième année », *Le Tintamarre*, 5 janvier 1851.
23. Martin (Edmond), « La Lune habitée », *Le Tintamarre*, 22 janvier 1860.
24. Lovy (Jules), « Cosarelles », *Le Journal amusant*, 28 mars 1857.
25. Martin (Edmond), « La Lune habitée », *Le Tintamarre*, 22 janvier 1860.
26. Citrouillard [pseud. emprunté par plusieurs collaborateurs du *Tintamarre*, Commerson et Lovy en priorité], « Définition de la comète », *Le Tintamarre*, 21 juillet 1861.
27. Commerson, « Qu'on se prépare ! C'est dans 49 jours la fin du monde ! », *Le Tintamarre*, 26 avril 1857.
28. Commerson, « Pensons au 13 juin », *Le Tintamarre*, 3 mai 1857.
29. Jean-Eugène Poitevin, pionnier de l'ascension en ballon, organise des vols spectaculaires au Champ de Mars : il s'envole juché sur un cheval attaché au ballon, son épouse reproduira l'exploit à dos de bœuf.
30. Au mois d'octobre 1850, Jules Allix a donné une forte visibilité dans son feuilleton de *La Presse*, à l'invention de Jacques Toussaint-Benoit, appelée la « boussole pasilinique sympathique ». Il serait possible de faire passer des messages à longue distance entre deux escargots qui se sont, au préalable, accouplés. Cette invention farfelue est accompagnée d'une campagne de presse non moins amusante, l'inventeur français organisant un battage autour des preuves qu'il promettait de donner au public de l'efficacité du procédé.
31. 1. « LE TÉLÉGRAPHE ESCARGOTIQUE. Préliminaires indispensables pour établir la communication du fluide magnétique. » 2. « Séparation de corps entre deux époux au milieu de la lune de miel. » 3. « - Monsieur, vous désirez savoir ce que fait en ce moment votre épouse... Voici

mon escargot qui vous adresse la réponse. – Ah ! Fichtre, c'est bien désagréable ! » 4. La lune qui avait l'intention de descendre pour culbuter la terre est contrariée dans ses projets par un ingénieux stratagème de M. Poitevin, qui trouve moyen de la maintenir en l'air malgré elle. » 5. Tableau effrayant de ce qui arriverait si la lune venait à dégringoler sur la terre en général et sur les télescopes de M. Leverrier en particulier. » 6. « NOUVELLE ASCENSION DE M. POITEVIN. L'aéronaute trouve le moyen de cuire son bœuf pendant le voyage, ce qui lui procure l'avantage de le manger dès l'arrivée. »

32. N. S., « Le Vélocipède », *Le Journal pour rire*, 30 janvier 1852.

33. Lovy (Jules), « Rasoir mécanique », *Le Journal pour rire*, 6 janvier 1855.

34. Lovy (Jules), « L'Oosphrétique », *Le Journal amusant*, 3 octobre 1857.

35. Du Vernay (Jules), « Une bosse de feu », *Le Journal pour rire*, 21 avril 1855.

36. Lovy (Jules), « L'an 2752 », *Le Journal pour rire*, 18 décembre 1852.

37. *Idem*.

38. Louis-Auguste Papavoine a été condamné à mort en 1825, pour le meurtre de deux enfants au Bois de Vincennes le 10 octobre 1824. Cette affaire est, en effet, une des plus célèbres causes criminelles du premier XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'affaire Fualdès, mentionnée ensuite par *Le Tintamarre*. Datant de 1817, le meurtre d'Antoine Bernardin Fualdès, à Rodez, a alimenté pendant des années la chronique judiciaire et les interprétations politiques (le bonapartiste Fualdès serait victime d'un complot royaliste). La « veuve Bancal » est une des nombreuses accusées du meurtre.

39. Céline Montaland est une actrice née en 1843, célèbre dès ses débuts à six ans. C'est donc une enfant-star, par ailleurs née dans une famille de comédiens, d'où la plaisanterie sur sa descendance.

40. 15 fr. pour un an à Paris, 20 fr. en province, au 13 janvier 1856.

41. Martin (Edmond), « Lisez ! Lisez !! Lisez !!! », *Le Tintamarre*, 13 janvier 1856. Je mets les verbes en gras.

42. Sans compter que le prix affiché de 14 francs pour « aujourd'hui », ne correspond même pas au prix du *Tintamarre* (15 francs à Paris, 20 en province).

43. Livraisons des 18 février (n°7), 25 février (n°8), 3 mars (n°9), 17 mars (n°11), 24 mars (n°12), 28 avril (n°17), 2 juin (n°22), 28 juillet (n°30). « Euphonia » est recueilli dans *Les Soirées de l'orchestre*, M. Lévy frères, 1852. Le récit est aussi publié depuis 1992, à part, en format poche, par les éditions Ombres (Petite bibliothèque).

44. Richard Saint-Gelais utilise notamment la langue moderne d'« Euphonia » pour illustrer les dispositifs nécessaires au réglage de la lecture dans les récits de proto-science-fiction. Voir Saint-Gelais (Richard), *L'Empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*, Nota Bene, coll. « Littérature (s) », Québec, 1999, pp. 269-270.

45. Berlioz (Hector), « Euphonia ou la ville musicale », *Revue et gazette musicale*, 18 février 1844.

46. Il ne faut pas négliger, en outre, le prestige de l'auteur dans ce détachement du récit de son origine journalistique, de son mode de publication erratique et du dialogue avec l'ensemble des pratiques de la petite presse.

47. Soldièze (Jérôme) [Lovy (Jules)], « Chronique musicale », *Le Tintamarre*, 5 mai 1844.

48. Faisons en passant la remarque que cette inversion des lettres/syllabes est tellement naturel à la satire médiatique qu'on la retrouve, par exemple, dans le fameux article qu'Henri Béraud écrit à propos de l'affaire Salengro (*Gringoire*, 6 novembre 1936, le polémiste s'adresse au Président de la République, et lui demande de lire, dans un miroir : « Sufyred erriaffa »), ou, plus récemment, un procédé proche fonde la titraillie des médias/émissions satiriques du type *Le Gorafi* ou l'émission *Ofni* sur W9.

49. La description d'Euphonia est insérée dans le n°17 du 28 avril 1844 et se poursuit au n°22 du 2 juin 1844.

50. « Jules Lovy, né en 1801, et qui a fondé en 1843 avec Commerson, le journal *Le Tintamarre*. Il a encore signé *Th. Langlois*, *Jérôme Soldièze*, *Léonidas Prud'homme* et même *Citrouillard*, pseudonyme

pris surtout par son collaborateur *Commerson* », d'Heilly (Georges), *Dictionnaire des pseudonymes*, Paris, E. Dentu, 1869, pp. 83-84.

51. Lovy (Jule) [Langlois (Théodore)], « Causeries », *Le Tintamarre*, 5 mars 1848.

52. S. T., « Épitaphe anticipée », *Le Tintamarre*, 5 mars 1848.

53. N. S., « La Semaine », *La Revue comique à l'usage des gens sérieux*, 18 novembre 1848, recueilli par Dumineray, libraire-éditeur, vol. 1, novembre 1848-avril 1849, p. 15.

54. N. S., « Le présent et l'avenir », *La Revue comique à l'usage des gens sérieux*, 6 janvier 1849, recueilli par Dumineray, libraire-éditeur, vol. 1, novembre 1848-avril 1849, p. 141.

55. N. S., « La Dernière Semaine », *La Revue comique à l'usage des gens sérieux*, 23 avril 1849 (en recueil, p. 357).

56. N.S., « Une histoire de demain », *Revue comique à l'usage des gens sérieux*, 18 novembre 1848 (en recueil, pp. 23-26).

57. *Revue comique à l'usage des gens sérieux*, 9 décembre 1848 (en recueil, p. 73).

58. N. S., « Une étoile perdue », *Le Charivari*, 17 février 1848.

59. « La lune en ballon », *Le Charivari*, 31 mars 1850.

60. Caraguel (Clément), « Un mystère dans la lune », *Le Charivari*, 28 octobre 1850.

61. 1. « MM. Les dessinateurs, rédacteurs et propriétaires du *Journal pour rire* ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de dame caricature politique, décédée subitement en son hôtel, place de la Bourse, 29 ». 2. « On continuera, comme par le passé, à rire et à se faire voler devant l'étalage d'Aubert, qui sera toujours mis en état de siège par les amateurs de bonnes caricatures ». 3. Le faubourg Saint-Germain, un peu surpris de la marche des événements, commence à croire qu'il pourrait bien avoir quelques torts à se reprocher... ». 4. « Gare ! gare ! les trous à la lune, les coups de bourse et les fugues des californiens ! ». 5. « En attendant la résurrection des journaux les annonceurs devront chercher de nouveaux moyens de publicité ». 6. *Le Journal pour rire* continuera à s'étendre et pénétrera au fond des plus profondes solitudes ».

62. 1. « Pour donner du nouveau, en fait de fantasia, l'Hippodrome fera venir des Esquimaux et changera son arène en mer Polaire ». 2. La génération qui s'en va continuera de regarder en pitié et de toute sa hauteur la génération qui vient. » 4. « Les journaux, plus que jamais, continueront à annoncer des serpents de mer et autres monstruosité qui jetteront l'effroi parmi leurs abonnés ». 5. « Mais ils continueront à démentir le lendemain les faits épouvantables qu'ils ont annoncés la veille ». 6. « C'est-à-dire qu'ils continueront à faire croire au public que les vessies sont des lanternes ».

63. 1. « Conseil d'un amateur désintéressé : Prenez garde, votre corde est bien tendue » (« Prorogation » est écrit dans la cible). 2. – Que diable ! nous ne sommes pas encore assez mûrs pour la République. – Vous avez raison : attendons ! 3. Théâtre Guignol. Attendant son tour... 4. « Question subsidiaire. Mais enfin, s'il y a réellement un coup d'État, relâchera-t-on ceux qu'on a mis en prison pour avoir annoncé ledit coup d'État ? »

## INDEX

**Mots-clés :** Anticipation, Science-fiction, Presse et littérature, Petite presse, Culture médiatique, Caricature, Satire, Idéologie, Censure, XIXe siècle, Doré (Gustave), Nadar (Félix)

AUTEUR

YOAN VÉRILHAC

Université de Nîmes